

Le "saint Suaire", que faut-il y voir ?

Author : Jean-Sébastien Philippart

Categories : [Art & Société](#)

Date : 29 mai 2015

Depuis le 19 avril, le linceul qui aurait enveloppé le corps du Christ, appelé improprement le « saint Suaire », est exposé dans la cathédrale de Turin et visible pendant deux mois. Un million de personnes ont déjà réservé leur place. L'exposition précédente, en 2010, avait attiré deux millions de pèlerins en quarante-trois jours.

Nul doute que le mystère scientifique qui nappe la précieuse relique ne presse la foule. Car le mystère perdure. Les analyses au carbone 14 qui ne faisaient pas remonter le linceul au-delà du 13^{ème} siècle sont aujourd'hui elles-mêmes contestées. C'est que l'extrême précision des traces imprimées sur le linge, correspondant parfaitement aux détails de l'anatomie d'un homme dont les lésions concordent avec l'ensemble du calvaire relaté par l'évangile — et dont l'image projetée de manière plane sur le drap (sans affaissement pour la partie dorsale comme si le corps était resté en apesanteur) résulte d'un phénomène physique toujours inconnu —, ne peut pas être l'œuvre des mains d'un faussaire⁽¹⁾.

Reste que ce qui n'est pas explicable aujourd'hui le sera peut-être demain.

L'Église catholique qui n'a jamais empêché ses fidèles d'en faire un objet de dévotion s'est toujours gardé de l'instituer comme un sujet de foi. « Heureux ceux qui croient sans avoir vu. » (Jn 20, 29) En outre, fût-il authentique et demeurât-il mystérieux, le linceul ne cessera pas d'être l'*image* de ce qui restera à jamais *absent* (le mort). En 1998, devant le linceul, saint Jean-Paul II affirmait : « ce qui compte avant tout pour le croyant est que le saint Suaire soit un miroir de l'Évangile ». Qu'est-ce à dire ?

Car le rapport à l'image — à la mystérieuse image — peut se nouer selon deux modalités liées aux deux noms de l'image en grec ancien : « idole » et « icône ».

Comme l'ont toujours redouté les protestants, le Suaire est en effet susceptible d'idolâtrie : rien n'empêchera la foule de s'extasier devant l'image. Cela dit, pourquoi diable l'idole serait-elle à ce point redoutable ?

À travers l'image que constitue l'idole, le divin se dégrade en quelque chose de merveilleux, de magique ou de spectaculaire. Perversi en idole, le divin n'est que l'ombre de lui-même. L'espace d'un instant, l'image donne au regard superstitieux qu'elle *fascine* l'illusion d'une évasion dans l'au-delà, la sensation de quelque exotisme spirituel. Et ce juste avant que le superstitieux ne

retombe, comme de plus haut, dans la grossièreté *inchangée* de son quotidien. C'est que face à l'idole, le regard du croyant qu'elle attire n'est également que l'ombre de lui-même. L'idolâtrie, c'est effectivement l'*absence de réflexion*. Silencieuse comme une statue, l'idole laisse le superstitieux *bouche bée*.

À cet égard les fundamentalistes religieux qui croient pourfendre les idoles ne voient pas qu'ils constituent eux-mêmes une forme d'idolâtrie : celle d'une fascination pour la lettre *dénuée d'esprit*, comme si la vérité pouvait se livrer « toute faite » sans qu'il n'y ait plus rien à ajouter.

Mais le regard idolâtre est un regard superficiel et empressé, susceptible dès lors de se convertir en appréhendant cette fois le linceul comme une *icône*. Par delà sa dimension idolique, le linceul se révèle iconique. Et pas n'importe quelle icône : la matrice de toutes les icônes !

L'icône ne fige pas le regard de celui qui la contemple. Son silence interpelle. Les traces silencieuses de la passion interpellent le fidèle. Par delà leur aspect spectaculaire, elles renvoient à l'inimaginable *humilité* du divin allant jusqu'à *mourir*, le visage *serein*. L'icône de la douleur, toute en dignité, renvoie à l'inouï abaissement du divin allant jusqu'à endosser pleinement la condition d'une *humanité* qui se *transfigure* lorsqu'elle se réalise dans le *service* aux autres.

La contemplation du linceul *cas*se ainsi l'image que l'on se fabrique spontanément de la toute-puissance divine. L'icône des icônes reflète l'évangile parce qu'elle nous rappelle que le premier pour être le premier doit être le dernier, c'est-à-dire le serviteur de tous, le *sacri*fié. Le linceul de Turin : une icône iconoclaste.

À son tour, une méditation sur le linceul est susceptible de se redoubler en une réflexion sur l'image d'un point de vue *séculier*.

Ne vivons-nous pas en effet dans une société saturée d'images (idoles), telle que le regard qui croit les décoder, apercevoir ce qui se cache derrière, ne fait en réalité que tomber sur d'autres images ? Les images de la société du spectacle ne sont plus ainsi contestées à titre de mauvaises copies du réel, elles forment les copies d'autres copies où se *perd* le désir de *vérité*.

Toutefois, la mise en image — l'imagination — constitue aussi une fenêtre qui ouvre la réalité sur ce qui n'est pas encore, mais pourrait bien être en vertu de notre pouvoir d'invention. L'imagination, c'est aussi et déjà l'exercice même de notre liberté comme capacité à nous arracher au destin du cours des choses, en apercevant une *issue*. Si l'imagination, à l'origine des inventions, peut effectivement s'abaisser à servir la production de l'inutile (règne du gadget) ou de la destruction, elle peut indéniablement et prodigieusement servir la croissance humaine.

À la racine de la production d'images, il peut donc y avoir une véritable foi en l'homme. L'imagination est l'icône de notre dignité.

Aussi, en fin de compte, le mystère du linceul de Turin tient peut-être dans la sérénité de ce visage qui semble *s'imaginer* que la mort n'aura pas le dernier mot.

[\(1\)](#) Cf. la solide argumentation de Jean-Christian PETITFILS appuyant l'idée que le linceul de Turin est « criant de vérité », in *Jésus*, Paris, Fayard, 2011, pp. 561-572.